

Péché originel et utopie dans « Tout » d’Ingeborg Bachmann et dans *Le rêve d’un homme ridicule* de Dostoïevski

Par : Louis-Thomas Leguerrier

Résumé :

Cet article propose une lecture croisée, basée sur le thème du péché originel, de la nouvelle « Tout » d’Ingeborg Bachmann et du récit *Le rêve d’un homme ridicule* de Dostoïevski. Le péché originel, compris comme la chute du genre humain dans une spirale de malheur, est examiné à la lumière de son actualisation par les théories critiques de la raison (Chestov, Benjamin, Adorno) formulées en plein cœur du rationalisme triomphant de la modernité. À partir des textes de Bachmann et Dostoïevski, la découverte de la distinction entre bien et mal par les premiers humains est pensée en continuité avec le développement d’un langage qui inscrit en l’être humain et dans ses relations sociales la séparation entre la raison autonome et la nature réduite à une chose muette et dépourvue de substance. Cette séparation est définie comme fondement d’une guerre éternelle entre les humains et la nature ainsi qu’entre les humains eux-mêmes.

Abstract :

This paper proposes a comparative reading, on the theme of the original sin, of the short story “All” by Ingeborg Bachmann and of *The Dream of a Ridiculous Man* by Dostoïevski. The original sin, understood as the fall of mankind in a spiral of affliction, is examined in light of its actualization by critical theories of reason (Shestov, Benjamin, Adorno), which were articulated against the backdrop of the triumph of rationalist modernity. In these stories by Bachmann and Dostoïevski, the discovery of the distinction between good and evil by the first humans is taught in continuity with the development of a language that inscribes in humans and in their social relations the separation between autonomous reason and nature, the latter being devoid of substance. This separation is defined as the basis of an eternal war between humans and nature as well as among humans themselves.

Dans la nouvelle « Tout », Ingeborg Bachmann met en scène la folle entreprise d’un père voulant faire de son enfant « le premier homme », c’est-à-dire celui qui pourrait recommencer l’histoire de l’humanité à zéro, revenir au point où l’humanité s’est perdue et la placer sur un nouveau chemin, lui donner une nouvelle direction à partir de laquelle elle pourrait s’engager sur des voies encore inconnues : « Il était le premier homme. Tout commençait avec lui, et il n’était pas dit qu’avec lui tout n’allait pas changer » (Bachmann, 1964 : 176). Mais comment faire pour empêcher un enfant de devenir pareil aux hommes qui l’entourent, comment le faire dévier de sa trajectoire tracée d’avance par sa condition humaine? À ces questions, la réponse du narrateur est claire, tout se joue dans le langage :

Soudain, je sus : tout est une question de langage, et pas seulement de cette seule langue allemande créée avec les autres à Babel, pour embrouiller le monde. Car sous elle couve une autre langue, qui s'infiltré jusque dans les gestes et dans les regards, dans les pensées quand elles se résorbent, et dans le développement de nos sentiments. Et c'est là qu'est le germe de notre malheur (*Ibid.* : 177).

Quelle est donc cette autre langue qui couve sous chaque langue particulière et serait à la source de notre malheur? Encore une fois, la nouvelle répond sans détour :

Avant, je croyais que j'aurais à lui enseigner le monde. Depuis nos dialogues muets, j'étais désorienté, et j'avais changé d'avis. Je n'étais nullement obligé de lui révéler les causes premières et les fins dernières, non plus que le Bien et le Mal (*Idem.*).

Il semble donc que cette autre langue à la source de toutes les langues et contenant le germe du malheur soit liée à la connaissance des causes premières et des fins dernières, à la connaissance de la distinction entre bien et mal. Partant de cette idée, j'aimerais proposer l'hypothèse selon laquelle le problème central de la nouvelle de Bachmann est celui du péché originel. Rappelons que le thème du péché originel, dans la *Genèse*, est directement associé à la distinction entre bien et mal : c'est parce qu'Adam et Ève goûtèrent au fruit de l'arbre de la science du bien et du mal qu'ils furent expulsés du paradis où ils ne connaissaient ni le malheur ni la mort, et qu'ils furent condamnés à subir une existence déchuée. La question de savoir comment la découverte de cette science put causer de si grands maux à l'humanité fut au cœur de plusieurs discussions philosophiques au cours des siècles. Si les réponses à cette question sont multiples et complexes, on peut observer une certaine polarisation entre deux conceptions radicales. Cette polarisation est mise en lumière, au XX^e siècle, par le philosophe russe Léon Chestov :

La question se pose à nous, hommes du XX^e siècle, comme elle se posait aux anciens, d'où vient le péché, d'où viennent les tourments et les horreurs de l'existence liés au péché? [...] L'un des philosophes les plus remarquables du siècle dernier et qui avait absorbé en lui (c'est en cela justement que réside son importance et sa signification), toute la pensée européenne depuis ses débuts, il y a vingt-cinq siècles, Hegel affirme sans la moindre hésitation : le serpent n'a pas trompé l'homme, les fruits de l'arbre de la science sont devenus la source de la philosophie pour tous les temps. Et il faut bien l'avouer : du point de vue historique, Hegel a raison, les fruits de l'arbre de la science sont en effet devenus le principe de la philosophie, la source de la pensée pour tous les temps (Chestov, 2006 : 13).

Si Hegel écrit que le fruit défendu est devenu le principe de la philosophie pour tous les temps, c'est parce que pour lui, le thème du péché originel n'est rien d'autre qu'une réflexion sur la raison universelle. La distinction entre le bien et le mal instaurée par le fruit défendu, selon Hegel, ne

concerne pas le bon et le mauvais, mais plutôt le bien moral et le mal moral, c'est-à-dire le bon ou le mauvais commis consciemment par un être doué de raison. La conscience du bien et du mal, c'est-à-dire la raison autonome décidant elle-même, en vertu de sa propre loi, ce qui est bon et ce qui est mauvais pour l'être humain, voilà ce que contenait le fruit de l'arbre de la science. Si, donc, le fruit défendu est ce qui donna à l'être humain la raison autonome et universelle, alors ce fruit n'a rien d'un péché, puisque la raison est le plus grand des biens. Par conséquent, c'est l'interdit posé par Dieu qui doit être remis en question. Sachant qu'il s'agit de choisir entre le fait d'attaquer ou de défendre la raison, Hegel n'hésite pas une seconde, comme dit Chestov, et prend le parti du serpent contre Dieu. À ce point de vue, qui est celui d'Hegel et, plus largement, de toute la philosophie spéculative, Chestov oppose le point de vue de Kierkegaard et de Dostoïevski, qui, eux aussi, reprendront au XIX^e siècle le thème du péché originel, mais pour adopter une position diamétralement opposée à celle de Hegel, à savoir que le mal, au commencement, n'existait pas dans le monde créé par Dieu, et que c'est la raison autonome suggérée par le serpent qui amena dans le monde la violence, le malheur et la mort. C'est dans ce mouvement de révolte contre la raison, révolte qui se déploie à partir du thème du péché originel et qui s'incarne dans les écrits de Kierkegaard, Dostoïevski, Chestov et quelques autres, que j'aimerais situer la nouvelle de Bachmann. Je ferai ensuite apparaître les comparaisons possibles entre cette nouvelle et un récit de Dostoïevski intitulé *Le rêve d'un homme ridicule*, afin de lier le thème du péché originel à celui, cher à Bachmann, de l'utopie.

Les instruments de torture de l'intelligence

Malgré ses origines bibliques, l'idée selon laquelle la connaissance rationnelle a les mains sales, qu'elle contribue même à ce qu'il y a de pire au monde, est fortement répandue à l'époque désenchantée où Bachmann écrit. Afin de le montrer, laissons d'abord la parole à Bachmann elle-même, qui écrit, dans *Franza* :

Tu parles de fascisme, c'est drôle, je n'ai jamais encore entendu ce mot pour désigner un comportement privé. [...] Pourtant le terme convient, il faut bien que cela commence quelque part, naturellement, pourquoi n'en parle-t-on que lorsqu'il s'agit d'idées ou d'actions politiques? [...] Les sadiques ne sont pas seulement dans des services psychiatriques et dans les salles des tribunaux, on les trouve parmi nous, avec des chemises blanches impeccables et des titres de professeur, munis des instruments de torture de l'intelligence (Bachmann, 2009 [1964] : 456).

Dire que le commencement du fascisme doit être recherché dans les comportements privés précédant son expression en tant que mouvement politique, et ajouter que la violence, dans ces comportements privés, est d'abord l'œuvre des instruments de torture de l'intelligence, cela revient à soupçonner l'intelligence de complicité avec le fascisme. Si Bachmann avait été la seule à écrire de telles choses, les savants éclairés d'aujourd'hui pourraient se contenter de dire, avec toute la finesse de leur intellect acéré, qu'il s'agit là d'un simple cas de délire sans importance. Or plusieurs philosophes du XX^e siècle, de Chestov à Lévinas en passant par Adorno et Benjamin, comptent parmi leurs thèmes récurrents l'idée selon laquelle il y a quelque chose de pourri dans le royaume du savoir, surtout après les deux Guerres mondiales et les atrocités commises par l'État fasciste. C'est cette idée d'une filiation avec la figure biblique du péché originel qui me servira de fil conducteur dans ma lecture de la nouvelle de Bachmann.

Afin, donc, d'empêcher son enfant de devenir un homme comme les autres, le narrateur de la nouvelle doit faire en sorte que celui-ci n'apprenne jamais le langage découlant du péché originel, le langage produit par la connaissance rationnelle qui se trouve à la source du malheur : « Là où nous sommes, le monde est le pire qu'il puisse être, et personne ne l'a compris jusqu'à présent ; mais où il était, rien ne se trouvait décidé encore » (*Ibid.* :176-177). C'est-à-dire que n'ayant pas encore appris l'usage de la parole, l'enfant n'a pas encore adhéré à la structure de pensée rationnelle du langage, bref il n'a pas encore eu le temps de goûter au fruit défendu. Il ne faut donc pas ici penser le péché originel comme moment fondateur qui ne serait advenu qu'une fois dans l'histoire, mais plutôt comme un malheur se répétant avec chaque nouvel être humain qui, arrivant dans le monde régi par les lois de la connaissance rationnelle, est entièrement façonné par celles-ci. Le narrateur de la nouvelle aimerait protéger son fils de cette adhésion forcée aux lois de la raison : « Pouvais-je protéger l'enfant contre notre langue, jusqu'à ce qu'il en ait forgé une autre, jusqu'à ce qu'il soit en mesure d'inaugurer une nouvelle époque du monde » (*Idem.*). À la question de savoir quelle forme pourrait bien prendre cette autre langue, cette langue d'avant le fruit défendu et capable d'inaugurer une époque nouvelle, le texte offre la réponse suivante :

Quand les arbres me couvraient de leurs ombres, il me semblait entendre une voix :
apprends-lui la langue des ombres! [...] Quand nous arrivions près de l'eau,
j'entendais : apprends-lui la langue de l'eau! On passait sur des pierres. Sur des
racines. Apprends-lui la langue des pierres. Trouve-lui de nouvelles racines. Les
feuilles tombèrent, car l'automne était revenu. Apprends-lui la langue des feuilles!
(*Ibid* :178)

La langue des choses qui ne parlent pas, de la nature muette face à l'être humain, voilà ce que le narrateur voudrait apprendre à son fils. Mais qu'est-ce que les choses qui ne parlent pas peuvent bien avoir affaire avec la question du langage, et qu'est-ce que cela nous dit sur le péché originel? Voyons ce que Walter Benjamin, dans un texte intitulé « Sur le langage », écrit à ce sujet :

L'homme, par le péché originel, abandonna l'immédiateté dans la communication du concret, c'est-à-dire le nom, et tomba dans l'abîme que représente le caractère médiat de toute communication, du mot comme moyen, du mot vide, dans l'abîme du bavardage. [...] Après le péché originel qui, en permettant que le langage serve de moyen, avait posé les bases de sa pluralité, il n'y avait qu'un pas à franchir jusqu'à la confusion des langues. Puisque les hommes avaient porté atteinte à la pureté du nom, il suffisait que s'accomplît le rejet de cette intuition des choses par laquelle se révèle aux hommes leur langage, pour que se dérobât à eux le fondement commun de l'esprit linguistique déjà ébranlé. [...] C'est une vérité métaphysique que toute nature commencerait à se plaindre si on lui prêtait le langage. La phrase précédente a un double sens. Elle signifie d'abord que la nature se plaindrait du langage lui-même. Être privé de langage, telle est la grande souffrance de la nature (et c'est pour la délivrer que vit et parle dans la nature l'homme, et non pas seulement, comme on le suppose, le poète) (Benjamin, 2000 :161-163).

Selon Benjamin, le péché originel entraîne un bouleversement dans les rapports entre le langage humain et la nature dépourvue de langage. Au commencement du monde, lorsqu'a lieu la dénomination des choses, le langage de l'être humain a pour fonction de répondre à l'appel muet de la nature demandant à s'exprimer à travers lui. C'est à l'être humain qu'il revient, en nommant les choses, de délivrer la nature de son mutisme essentiel. Or, après le péché originel, le langage humain perd sa fonction de dénomination, et sombre dans ce que Benjamin appelle le mot comme moyen, le mot vide, le mot en tant que communication subjective, instrumentale, et non plus en tant qu'expression objective de ce qui est privé de parole. Adorno résume cette conception en parlant de la langue poétique comme d'une « deuxième nature dans laquelle la nature transformée en objet et perdue pour le sujet lui est restituée vivante » (Adorno, 2004 :24). Or si le langage poétique, selon Adorno, permet de restituer la nature vivante au sujet, c'est parce qu'il résiste au langage instrumental qui transforme la nature en objet mort. Le mot ayant perdu l'intuition des choses par laquelle se révèle aux hommes leur langage se sépare brutalement de la nature, l'abandonnant ainsi à son triste sort. Pour comprendre cette idée, et pour en faire apparaître les implications politiques, il serait bon de se rappeler ce que nous dit la *Dialectique de la Raison* d'Adorno et Horkheimer à propos de l'origine de la Raison :

Le mythe devient Raison et la nature pure objectivité. Les hommes paient l'accroissement de leur pouvoir en devenant étrangers à ce sur quoi ils l'exercent.

La Raison se comporte à l'égard des choses comme un dictateur à l'égard des hommes ; il les connaît dans la mesure où il peut les manipuler (Adorno, Horkheimer, 1974 :27).

Pour Adorno et Horkheimer, l'aboutissement catastrophique de la culture européenne dans les mouvements totalitaires du XX^e siècle marque le moment où la connaissance rationnelle, devenue raison instrumentale, laisse apparaître son origine, c'est-à-dire le fait qu'elle provienne de la peur ressentie par les premiers humains face aux puissances inconnues de la nature : « L'homme croit être libéré de la peur quand il n'y a plus rien d'inconnu » (*Ibid.* :33). Pour se libérer de la peur que lui inspire la nature inconnue, l'être humain développe un appareil rationnel lui permettant de réduire la nature à des lois mesurables et prévisibles, mais se faisant, il transforme la nature en objet mort et manipulable et construit tout un langage à partir de ce moment de terreur primitive. Dans la nouvelle de Bachmann, le narrateur dit, à propos de son enfant :

Il avait peur. Pas encore d'une avalanche ou d'une méchanceté, mais d'une feuille qui bougeait sur un arbre. D'un papillon. Les mouches le frappaient de terreur. Et je pensais : comment pourra-t-il vivre quand tout l'arbre frémira, si je le laisse sans explication? (Bachmann, 2009 [1964] :177).

Le narrateur est tenté de donner à son enfant les moyens de se défendre contre la peur qu'inspire la nature inconnue, mais il ne peut pas s'y résoudre, sachant qu'il le jetterait ainsi aux mains du monde gouverné par les lois de la raison instrumentale. Les inquiétudes du narrateur sont d'ailleurs loin d'être infondées, puisque, comme le montrent Adorno et Horkheimer, ce qui est né dans la peur et la domination perpétue la peur et la domination. La domination de la nature par la rationalité humaine entraîne la domination de l'humain sur l'humain, la guerre de tout le monde contre tout le monde. Le péché originel de la raison est d'être l'arme de guerre avec laquelle l'humain affronta son premier ennemi, la nature, avant de retourner cette arme contre ses semblables. La connaissance rationnelle, jusque dans les catégories formelles de la logique, est toujours liée à la guerre :

L'exclusivité des lois logiques a son origine dans le caractère coercitif de l'auto-conservation. Celle-ci culmine continuellement dans le choix entre survie et destruction, décelable encore dans le principe selon lequel, de deux propositions contradictoires, une seule peut être vraie et une seule fausse (Adorno, Horkheimer, 1974 :46).

Une fois admit que la guerre est le cœur même de la connaissance rationnelle, il est plus facile d'entendre Bachmann lorsqu'elle nous dit que le fascisme commence dans la vie intime et les

comportements privés, que la guerre est partout, même en temps de paix. Ainsi l'enfant du narrateur de la nouvelle, ayant appris depuis à peine quelques années à parler, tente de poignarder un camarade à la petite école, et, alors qu'il est en colère contre son père, lui déclare : « Je mettrai le feu à la maison. Je veux tout détruire. Je vous supprimerai tous. » (Bachmann, 2009 [1964] :181) Apprendre le langage des ombres, de l'eau, des pierres et des arbres implique donc d'apprendre un langage qui n'aurait pas déclaré la guerre à la nature, ne serait pas l'instrument de cette guerre interminable et multiple : guerre des peuples, guerre des classes, guerre des sexes. Un tel langage, bien sûr, serait un langage utopique, ou encore, le langage duquel sortirait un monde utopique.

Péché originel et utopie

Afin d'expliquer pourquoi il me semble important de penser ensemble les questions de l'utopie et du péché originel, je vais laisser tous ces philosophes compliqués pour me pencher sur un texte d'une extrême simplicité, mais n'ayant rien à envier aux philosophies les plus radicales du XX^e siècle. Je parle, bien sûr, d'un texte de Dostoïevski. C'est un tout petit texte, peu connu, qui s'intitule *Le rêve d'un homme ridicule*. Le narrateur de ce récit est un Européen moderne et cynique qui, ayant décidé de mettre fin à ses jours, s'endort avant d'avoir pu passer à l'acte et fait un rêve qui changera sa vie. Dans ce rêve, il se retrouve sur une autre planète, une planète utopique, où vivent des êtres qui l'accueillent et lui font découvrir leur monde :

D'un coup, et comme sans le remarquer le moins du monde, je me vis sur cette autre terre dans la lumière éclatante d'une journée ensoleillée, plus belle que le paradis. [...] Et, finalement, je vis et je connus les hommes de cette terre heureuse. Jamais je n'avais vu sur notre terre une pareille beauté dans l'être humain. Seuls, peut-être, nos enfants, les toutes premières années de leur vie, peuvent porter un reflet, même éloigné, même faible, d'une beauté pareille. [...] Oh, tout de suite, dès que je vis leur visage, je compris tout, oui, tout ! C'était une terre pas encore souillée par le péché originel (Dostoïevski, 2004 : 761).

De même que chez Bachmann, Benjamin, Adorno et Horkheimer, le thème du péché originel doit ici être compris comme une interprétation à la lettre de l'enseignement de la *Genèse*, selon lequel c'est la connaissance rationnelle et rien d'autre qui amena le mal dans le monde. Pour nous en convaincre, poursuivons la lecture du récit :

Ça me restait une énigme, qu'ils sachent, par exemple, tant de choses, mais qu'ils ignorent tout de notre science. Mais je compris très vite que leur savoir, parfait, se nourrissait d'autres intuitions que les nôtres sur terre, et que leurs aspirations étaient toutes différentes. [...] Ils n'éprouvaient pas cette aspiration à connaître la vie que nous éprouvons nous-mêmes, parce que leur vie était toute plénitude. Mais leur

savoir était plus profond et plus haut que notre science ; car notre science cherche à expliquer la vie, elle cherche à la saisir par la raison pour apprendre à vivre aux autres ; eux, même sans la science, ils savaient comment ils devaient vivre, et cela, je le compris, mais je fus incapable de comprendre en quoi leur connaissance consistait (*Ibid*, p. 762).

Les habitants de la planète utopique, clairement, ne possèdent pas la connaissance qui fut dévoilée à Adam et Ève lorsqu'ils goûtèrent au fruit défendu. Or, ils ne sont pas pour autant ignorants. Seulement, ils possèdent un savoir différent de celui qui correspond à la science du bien et du mal dont découle la raison autonome. Puis, il se trouve que ce savoir ressemble à s'y méprendre au nouveau langage que le narrateur de « Tout » voudrait apprendre à son fils :

Ils me montraient leur arbre, et j'étais incapable de comprendre le degré d'amour avec lequel ils les regardaient : comme s'ils parlaient avec des êtres qui leur étaient semblables. Et, vous savez, je ne me tromperai pas, peut-être, si je dis qu'ils conversaient. Oui, ils avaient trouvé leur langue, et je suis convaincu que les arbres les comprenaient. [...] Ils me montraient les étoiles et ils me parlaient d'elles à propos de quelque chose que je n'arrivais à comprendre, mais je suis convaincu que, d'une façon ou d'une autre, ils communiquaient avec les étoiles du ciel (*Ibid*. : 762-763).

Si le récit s'arrêtait à ce point, on aurait une charmante description d'un monde utopique, où existe un langage complètement différent du nôtre, mais on aurait vite fait de passer à autre chose. Or, toute la force du récit se trouve dans le fait qu'il parvient, avec la suite, à nous montrer de manière frappante comment la question de l'utopie et celle du péché originel sont au fond une seule et même question. Voyons donc ce qui suit :

Vous savez, je vais vous dire un secret : tout cela, peut-être bien, c'était tout sauf un rêve! Parce qu'il y a une chose qui s'y est passée, une chose vraie jusqu'à une telle horreur qu'elle n'aurait pas put me venir dans mon rêve. [...] Oh, jugez vous-mêmes ; jusqu'à maintenant, je le cachais ; mais, maintenant, cette vérité, je vais la dire jusqu'au bout. Le fait est que... à la fin, je les ai tous corrompus ! Comment cela a pu se produire, je ne sais pas, je ne m'en souviens plus très bien. [...] Je sais seulement que la cause du péché originel, c'était moi (*Ibid*. : 765-767).

L'apparition du péché originel sur la planète utopique répète la même histoire racontée dans la *Genèse* et rejouée par chaque nouvel être humain qui, petit à petit, au fur et à mesure qu'il devient adulte, découvre et fait siennes les lois qui régissent le monde déchu :

Très vite, le premier sang jaillit ; ils s'étonnèrent, ils furent horrifiés et commencèrent à se disperser, se désunir. Parurent les alliances, mais cette fois, les uns contre les autres. Commencèrent les querelles, les reproches. [...] Naquit la notion d'honneur, et chaque alliance hissa son propre drapeau. Ils torturèrent les

animaux, les animaux s'éloignèrent d'eux dans les forêts et furent leurs ennemis. Commencèrent les luttes pour les séparations, l'autonomie, l'individualité, pour le mien et le tien. Ils parlèrent des langues différentes (*Ibid.* : 767).

Derrière cette guerre de tous contre tous se trouve le bon vieux serpent biblique, qui persuada les premiers humains de goûter au fruit de la raison autonome :

Ils ne se souvenaient qu'à peine de ce qu'ils avaient perdu et ne voulaient même plus croire qu'ils avaient été un jour innocents et heureux. Ils riaient même de la possibilité de ce bonheur passé, et ils l'appelaient un songe. [...] Ils me répondaient : Tant pis si nous sommes faux, méchants, injustes, nous le savons [...]. Mais nous avons la science, et c'est par là que nous retrouverons la vérité, mais, cette fois, nous la recevrons en toute conscience. La connaissance est supérieure aux sentiments, la connaissance de la vie, supérieure à la vie. La science nous donnera la sagesse, la sagesse nous révélera des lois, et la connaissance des lois du bonheur est supérieure au bonheur (*Ibid.* :767-768).

Par sa seule présence parmi eux, l'homme ridicule aura donc plongé les habitants de la planète utopique dans l'enfer de la connaissance rationnelle menant à la domination de la nature et à la guerre universelle. En nous racontant l'histoire d'un monde, inexistant bien sûr, dans lequel les humains aiment les animaux, parlent aux arbres et conversent avec les étoiles, un monde où l'humain n'a pas encore commencé à torturer les animaux, ses machines pas encore rasées les forêts, et la pollution de ses usines pas encore éteinte les étoiles, en nous racontant ce monde donc, et en nous montrant sa chute, Dostoïevski énonce qu'on ne peut parler de l'utopie sans en même temps parler de ce qui empêche son avènement dans le monde existant. C'est tout comme si le narrateur de la nouvelle de Bachmann, ayant lu Dostoïevski, avait peur de faire à son enfant, en lui apprenant le monde et son langage, ce que l'homme ridicule a fait aux habitants de la planète utopique. Supposons que, plus tard, cet enfant en venait à découvrir le projet secret qu'avait son père à sa naissance, il est probable qu'il lui dirait la même chose que les habitants de la planète utopique répondent à l'homme ridicule lorsqu'il tente de leur expliquer qu'il est la seule cause de leur malheur :

Je tendais les bras vers eux, je m'accusais, me maudissais, me méprisais, au désespoir. Je leur disais que, tout cela, c'est moi qui l'avais fait, moi seul, c'est moi qui leur avait apporté la perversion, le poison, le mensonge ! [...] Mais eux, ils ne faisaient que se moquer de moi, et ils finirent par me prendre pour un innocent. Ils me justifiaient, ils disaient qu'ils n'avaient reçus que ce qu'ils désiraient eux-mêmes, et qu'il ne pouvait pas ne pas y avoir ce qu'il y avait maintenant. À la fin, ils me dirent que je devenais dangereux, et qu'ils me mettraient dans un asile si je ne me taisais pas. Alors, la douleur pénétra dans mon âme avec une telle force que

mon cœur se serra, et je sentis que j'allais mourir, et là... bon, c'est là que je me suis réveillé (*Ibid.* : 769).

Dans la réponse des habitants de la planète utopique se dessine, encore une fois, le péché originel du langage qui, plutôt que de permettre l'expression de la nature enfermée dans le mutisme, se contente d'élaborer des lois de la nature, empêtré qu'il est dans une structure rationnelle transformant le pouvoir de la dénomination en un instrument sans rapport avec la nature dont il devrait tirer sa force. Mais cette réponse fait aussi apparaître le point à partir duquel tout cela pourrait changer. Si la raison pouvait seulement admettre que le malheur, au contraire de ce qu'affirme les habitants de la planète utopique, n'est pas éternel, mais historique, c'est-à-dire qu'il est apparu à un certain moment du développement de l'humanité, lors duquel la connaissance rationnelle a vu le jour en tant que moyen de défense contre les puissances terrifiantes d'une nature inconnue, si seulement, donc, la raison pouvait admettre cela, alors peut-être nous serait-il permis d'espérer l'avènement d'un nouveau langage pour l'humanité. Adorno écrit, dans *Dialectique négative* :

Des espèces animales comme le dinosaure Tricératops ou le rhinocéros traînent avec elles la cuirasse qui les protège comme une prison qui leur est poussée sur le dos et dont — c'est du moins ce qui apparaît d'un point de vue anthropomorphique — ils cherchent en vain à se défaire. L'emprisonnement dans l'appareil de leur survie pourrait bien expliquer la sauvagerie particulière des rhinocéros comme celle inavouée, et pour cette raison d'autant plus terrible, de l'homo sapiens (Adorno, 2003 :220).

La pulsion de guerre à la source de l'intelligence humaine, en se perpétuant bien après que l'humain soit parvenu à dominer sa peur de la nature, transforme le langage en une prison que l'être humain traîne avec lui de génération en génération et qui le conduit à concevoir le moindre rapport au monde comme un rapport de domination. Pour devenir autre chose que l'instrument de torture qu'elle est en tant qu'appareil primitif de survie, la raison doit se libérer de sa préhistoire, en confessant, sans ménagement, son péché originel.

Bibliographie :

ADORNO, W. Theodor, *Dialectique négative*, Payot et Rivages, 2003.

Adorno, W. Theodor, Horkheimer, Max, *Dialectique de la Raison*, Gallimard, 1974.

ADORNO, W. Theodor, *Notes sur la littérature II*, Maison des sciences de l'homme, 2004.

BACHMANN, Ingeborg, *Œuvres*, Actes Sud, 2009 [1964].

BENJAMIN, Walter, « Sur le langage » dans *Œuvres I*, Folio essais, Gallimard, 2000.

CHESTOV, Léon, *Kierkegaard et la philosophie existentielle*, Vrin, Paris, 2006.

DOSTOÏEVSKI, Fiodor, « Le rêve d'un homme ridicule », dans *Dostoïevski Œuvres romanesques 1875-1880*, Traduction d'André Markowicz, Actes Sud, Babel, 2014.